

Les mille « Ave maria » de ma grand-mère (Conte de Noël)

Marguerite-A. Primeau and Luc Robert

Number 33, Winter 1984–1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43257ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Primeau, M.-A. & Robert, L. (1984). Les mille « Ave maria » de ma grand-mère (Conte de Noël). *Liaison*, (33), 58–61.

Les mille « Ave maria » de ma grand-mère

(Conte de Noël)

Marguerite-A. Primeau

Ce n'est que bien des années après son décès que j'ai retrouvé, au fond d'un verre de vouvray, les mille *Ave maria* de ma grand-mère.

C'était la veille de Noël. En compagnie de quelques amis canadiens récemment débarqués en France, nous venions de visiter Chenonceau. Après avoir tenté de déchiffrer la devise de l'ancien château (*S'il vient à point, me souviendra*), et nous être longuement arrêtés sur le faste des pièces, nous étions rentrés à Tours plus ou moins en silence.

Était-ce le contraste entre la richesse de ce « château des six femmes » et l'architecture à la va-vite de notre province qui nous restait sur le cœur? Ou la devise mystérieuse jouait-elle en sourdine dans l'âme de trois Canadiens qui se sentaient tout à coup dépaysés?

S'il vient à point, me souviendra.

Pour retrouver la gaieté que nous avions perdue quelque part en route, nous nous sommes payé au retour le meilleur des réveillons.

C'est en savourant le vouvray qui accompagnait le plat de moules que ma grand-mère m'est apparue, son chapelet à la main, et Grand-Père et nous, les enfants, récitant avec elle, de plus ou moins bonne grâce, les mille *Ave* de la veille de Noël.

Ma grand-mère était une Québécoise d'un vieux cru comme il ne s'en trouve plus. Les paroles de son curé, que ce fût au sujet du temps ou de la religion, lui étaient paroles d'Évangile. À la messe tous les matins, et la visite au Saint-Sacrement, l'après-midi. Jusqu'au jour où la mort est venue la chercher sans l'avertir.

Comment se pouvait-il qu'un souvenir si lointain eût surgi de ma coupe de vouvray?

C'est que ma grand-mère était du pur vouvray. Douce, pétillante, et même mousseuse avec sa couronne de cheveux blancs, elle avait tout juste le brin de piquant du vouvray qui chatouille agréablement le palais avant de faire chavirer vos pensées. C'était ce grain de malice si innocente au premier abord, qui la faisait triompher invariablement de mon grand-père, de ma mère, et de nous, les enfants. Quant à mon père, il avait le don de s'esquiver au bon moment, puisqu'il était propriétaire du magasin général du village.

— Excusez-moi, Mémère, mais il faut que j'aille au magasin. Si on est pas là, la clientèle s'attarde pas à bavarder avec le commis. Elle passe vite la porte, les mains vides.

Mon grand-père, ma mère et nous, les enfants, n'avions pas la même excuse. Surtout lorsqu'il s'agissait, comme chaque année, des mille *Ave* de la veille de Noël.

Grand-Père, qui tenait mordicus à son petit verre de whisky blanc qu'il faisait venir à périodes régulières du Québec, était plutôt comme un bon coup de gros rouge. Haut en couleurs, les épaules carrées, le regard vif, la parole facile — le village entier était au courant de ses opinions sur le gouvernement Taschereau qu'il exprimait avec force gestes et en mauvais anglais lorsque l'occasion l'exigeait —, il était néanmoins incapable de ruser avec ma grand-mère. Elle le maniait comme pâte à gâteau, de sorte que lui, qui aurait préféré être un pilier de cabaret plutôt qu'un pilier de sacristie, se retrouvait chaque dimanche matin au premier banc de l'église avec le reste de la famille.

Mais le jour le plus pénible de l'année pour Grand-Père était sans conteste la veille de Noël et ses mille *Ave maria*.

Je savais qu'il avait déjà dans la cave sa provision de whisky blanc, qu'il ne manquerait pas d'interrompre quand bon lui semblerait la récitation des vingt chapelets — dix pendant la matinée, les autres s'étirant vaille que vaille jusqu'en fin d'après-midi —, pour aller faire un tour au petit endroit. Un parfum de pastilles à la menthe accompagnerait invariablement ses retours.

Le rituel ne variait jamais.

Mon père parti en trombe pour le magasin dès la fin du petit déjeuner, mon grand-père attrapait d'une main son manteau de fourrure, enfilait prestement ses bottes fourrées, et le bonnet de castor perché sur les quelques mèches qui lui restaient, il ne faisait qu'un saut jusqu'à la porte d'entrée.

Je m'étonnais, chaque fois, que Grand-Père, qui se plaignait de rhumatismes, pût tout à coup faire preuve de tant d'agilité.

Ma grand-mère faisait mine de rien jusqu'à ce que la fraîcheur soudaine la fit se retourner vers la porte entrouverte.

— Tu n'as pas oublié quelque chose, vieux?

Un pied hors de la maison, Grand-Père aurait pu faire la sourde oreille et continuer allègrement son chemin. Mais il commettait toujours la même erreur. Il s'arrêtait pour répondre à « c'te pest' d'femme ».

— Queu'que j'ai oub'ié? demandait-il, soupçonneux.

— Mais, c'est la veille de Noël, mon vieux, répondait ma grand-mère. Tu ne peux pas l'avoir oublié.

Mon grand-père feignait un ébahissement qui ne trompait personne.

— Sapristi! C'est pas Dieu possib'! On vient à peine d'en finir avec la Toussaint!

Sur les lèvres de Grand-Mère se dessinait le pâle sourire de la Joconde.

— Eh oui! reprenait-elle, c'est étonnant comme le temps passe vite. Que veux-tu? C'est comme ça. Faut accepter la volonté du bon Dieu.

Grand-Père ne s'avouait pas vaincu. Il revenait vers Grand-Mère, et, avec son sourire le plus séduisant, lui servait ce qu'il considérait, selon le cas, un argument irréfutable.

— 'coute m'belle. T'peux ben t'passer d'moi à matin. J'ai promis à Tom Brown d'lui donner un coup d'main pou' ferrer son cheval (qu'il prononçait « joul » au grand désespoir de ma grand-mère, elle qui se faisait un devoir de parler correctement sa langue maternelle. Mon grand-père, au contraire, n'hésitait pas à avaler les syllabes, à chasser les voyelles comme autant de mouches importunes).

D'autres fois, c'était une réunion des plus anciens membres du parti conservateur — car mon grand-père est resté un « bleu » jusqu'à la fin de ses jours — à laquelle il lui fallait absolument assister, chose peu probable à cette époque de l'année. Ou c'était un rendez-vous chez le ferblantier qui voulait son avis sur un terrain à acheter. Et cela en plein hiver! Il a même une fois plaidé un mal de dents « impossib' à suppo'ter ». Une visite chez le dentiste s'imposait « là, tout d'suit' » parce qu'il « en pouvait p'us d'souffrir ». Et pourtant, il portait un dentier depuis toujours. J'ai longtemps cru qu'il était né avec.

Mais il se savait perdu.

Il finissait par enlever son manteau, il jetait son bonnet de castor dans un coin et allait, traînant les pieds, chercher son chapelet.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. . .



Je vous salue, Marie, pleine de grâce. . .

Agenouillée devant sa chaise berceuse — elle ne s'assiérait pas avant la fin du cinquième chapelet — Grand-Mère, les yeux fermés sur le monde extérieur, remontait le temps, revenait en arrière jusqu'à cette veillée du premier Noël. Elle était avec le bœuf et l'âne, et les bergers, devant la crèche. Et la prière qu'elle adressait à la Mère du Nouveau-Né avait la ferveur des humbles et leur ténacité.

Grand-Père, à genoux, au moins pendant les premières dizaines, commençait bientôt à se frotter fémur, rotule et jarret. Et finissait par s'accroupir sur ses talons.

— Saint' M'rie, mèr' d'Dieu. . . p'iez pou' nous, pauv' pécheu'. . .

Les grains de chapelet crissaient entre ses doigts.

— Gloire au Père, au Fils, et au

Saint-Esprit, murmurait Grand-Mère.

L'Ainsi soit-il de Grand-Père éclatait comme une sonnerie de trompette, un « Dieu merci! En v'là encore dix d'finis »!

La matinée passait tant bien que mal. L'après-midi était plus dur. Grand-Mère perdait peu à peu de son entrain, était forcée de céder les leviers de commande. Ma sœur et moi prenions la relève, sous sa vigilante direction. Point n'était question de laisser Grand-Père faire l'annonce à Marie, les dizaines se verraient rogner sans vergogne.

Ma mère, occupée à préparer le réveillon d'après la messe de minuit, était dispensée de tout service, sauf qu'elle ne pouvait en conscience, lui avoir fait remarquer ma grand-mère, se soustraire à l'obligation de se joindre aux répondants.

Pauvre Maman! ses « Sainte Marie, mère de Dieu » se confondaient souvent avec les indications de son livre de recettes. Et moi qui cherchais les distractions, je tendais l'oreille pour ne pas manquer les « priez pour nous . . . oh! mon Dieu! qu'est-ce que je suis en train de faire? C'est une cuillerée à thé de vanille qu'il faut . . . pauvres pécheurs . . . et j'allais en ajouter une pleine cuillerée à soupe. . . » Ou d'autres digressions du même genre. Mais elle arrivait en même temps que nous à l'*Ainsi soit-il*.

Ma sœur, plus âgée que moi de deux ans, sage, raisonnable, comme elle l'est encore, se pliait sans trop protester aux exigences de ma grand-mère.

— À quoi ça te sert de de plaindre? me disait-elle à moi qui m'opposais bruyamment, mais loin des oreilles de Grand-Mère, à ce que je considérais une corvée nullement nécessaire pour se montrer bonne catholique, « c'est plus facile d'ac-

cepter que de rechigner. Tu ne changeras rien, et tu vas faire de la peine à Maman.

Elle terminait avec le sourire de Grand-Mère :

— Après tout, c'est la veille de Noël.

Je ne savais plus alors si je ne devais pas la battre, veille de Noël ou non.

Lorsque mon tour arrivait, j'y allais rondement, les yeux sur les tourtières et les beignes qui dégeleaient lentement sur le buffet et sur les boules de maïs soufflé roulées quelques jours plus tôt dans un sirop maintenant durci — spécialité de ma grand-mère — que ma sœur et moi avions enfilées pendant la matinée et qui attendaient dans le compotier le moment d'être ajoutées aux autres décorations du sapin de Noël.

Je dois avouer, en toute honnêteté, que ma sœur, pourtant si sage et si raisonnable, avait, comme moi, mais peut-être moins souvent, succombé à la tentation d'écorner les boules sucrées et de goûter au « fuit défendu ».

Parmi les souvenirs qui flottaient à la surface de mon verre de vouvray, cette veille de Noël en France, un fit tout à coup irruption. À la grande surprise de mes compagnons, j'éclatai de rire tandis que des larmes roulaient le long de mes joues.

Les chapelets se suivaient à la queue leu leu depuis le dîner. Nous en étions arrivés — j'en tenais compte rigoureusement — au dernier. Un autre quart d'heure, et la récitation des mille Ave serait terminée pour une autre année.

Il était entendu que la dernière salutation à Marie, Mère de Dieu, revenait à Grand-Mère. C'était son point d'honneur, et courbatures, membres endoloris, tout était oublié pour que les cinq dernières dizaines de chapelet fussent un bouquet d'oraisons joyeuses offert en hommage par une vieille femme dont j'ignorais l'âge, humblement, respectueusement, à la Vierge qui avait porté humblement, respectueusement, en son corps la Vie Éternelle. Nul doute qu'un fil qui tenait ferme rattachait Grand-Mère, qui elle aussi avait connu le mystère de la vie, à Celle qui, chaque Noël, depuis deux mille ans, donnait naissance à un Être humain et divin.

À genoux de nouveau, Grand-Mère allait commencer la récitation du dernier chapelet. Grand-Père qui revenait d'une ultime visite à la cave, l'œil encore plus vif et le pas moins assuré, annonça fièrement que, en tant que patriarche — ce qui était pour le moins exagéré puisque de famille il n'avait plus que nous —, l'honneur de terminer les mille Ave lui était dû. Cachant mal sa déception, Grand-Mère crût pourtant bon d'acquiescer. Ma mère lança à Grand-Père un regard curieux, puis se remit à la confection de la bûche de Noël.

— Tu n'oublieras pas les invocations? fit tout de même Grand-Mère.

Ma Grand-Mère avait toujours en réserve nombre d'invocations, à Saint Joseph, à Sainte Anne, à Saint Jude, patron des causes désespérées, et Dieu sait à combien d'autres. Elle terminait ainsi ses prières, pour réparer, nous avait-elle expliqué, ce qu'elle aurait pu oublier au cours de ses intercessions quotidiennes. Ce qui exaspérait Grand-Père. À son avis, qu'il proclamait hautement,



librairie de la capitale

Centre National des Arts —
75, rue Elgin — Ottawa tél :
(613) 236-7287

Centre commercial St Laurent
Ottawa tél : (613) 741-3085



LES ÉDITIONS
Marois

**joyeuses fêtes
des cadeaux!**



106-3740, ch. Don Mills
Willowdale (Ontario) M2H 3J2
(419) 499-8997

toute prière devait avoir une fin nette, sans bavures, « sans toutes sortes de traînasses ».

Comme il ne répondit pas immédiatement à l'exhortation de ma Grand-Mère, elle répéta docilement, fermement :

— Tu connais les invocations, à Saint Joseph, à Sainte Anne, à . . .

— Mais oui, interrompit Grand-Père, à Saint Joseph, à Sainte Anne, et à tous les autres. T'inquiète pas, j'en manquerai pas une.

Grand-Mère joignit les mains sur son chapelet, ferma les yeux, et attendit.

Grand-Père, avec une ferveur inattendue, commença les derniers *Je vous salue, Marie*.

Le dos droit, les paupières closes, on aurait dit un orant sorti vivant des cathédrales du Moyen Âge. Les grains de chapelet glissaient un à un entre ses doigts. Les dizaines se succédaient sans hâte, la grosse voix de Grand-Père se faisant attentive à ne pas avaler les mots, à respecter la tradition.

Et nous arrivâmes à l'*Amen* final. Il ne restait plus que les invocations chères à Grand-Mère.

Sans broncher, Grand-Père les égreña l'une après l'autre.

— Saint Joseph. . .

— Priez pour nous, répondit Grand-Mère.

— Sainte Anne. . .

— Priez pour nous, firent toutes les voix à l'unisson.

— Saint Jude. . .

Et ainsi de suite jusqu'à ce que les intercesseurs favoris de Grand-Mère eussent tous été invoqués.

Mais Grand-Père n'avait nullement l'intention de s'arrêter.

— Saint Paul, fit-il tout à coup.

— Priez pour nous, répondit Grand-Mère tout entière à sa prière.

— Saint Edouard, continua Grand-Père. . .

— Sainte Lina. . .

Ma mère nous jeta à ma sœur et à moi un regard inquiet. Elle se tourna vers Grand-Père qui, la tête inclinée et les mains serrées l'une sur l'autre, reprit immédiatement :

— Saint Vincent. . .

Puis, d'un trait, il lança triomphalement :

— Mallaig. . . Bonnyville. . . Col' Lake. . . PRIEZ POUR NOUS!

Grand-Mère sursauta.

— Qu'est-ce que tu viens de faire, là, mon pauvre vieux? Es-tu devenu fou?

Les larmes aux yeux, la voix tremblante :

— Dieu nous pardonne! murmura-t-elle dans un souffle. Tu as blasphémé.

Elle s'enfuit aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient la porter vers sa chambre.

Tirée de sa méditation, elle venait de comprendre que Grand-Père, dans son désir de remporter une fois la victoire, avait ajouté aux saints du paradis, la litanie des petites gares qui jalonnaient le chemin de fer reliant à la grande ville notre petit village du nord de l'Alberta.

À son avis, qu'il proclamait hautement, toute prière devait avoir une fin nette, sans bavures, « sans toute sortes de traînasses ».

Rouge de plaisir, Grand-Père se tapait sur les cuisses et riait de toutes ses dents d'ivoire.

Je riais avec lui, fière du tour qu'il avait eu l'audace de jouer à Grand-Mère.

Notre joie intempestive ne devait pas durer.

Les sanglots de Grand-Mère, qui avait sans doute laissé la porte de sa chambre grande ouverte, parvinrent bientôt jusqu'à nous. Le rire de Grand-Père s'éteignit. Il nous regarda l'un après l'autre, incertain, penaud, puis le dos tout rond, il prit à son tour le chemin de la chambre conjugale.

Les minutes passèrent, des minutes longues, interminables, lourdes de menaces. J'eus honte de mon rire de tout à l'heure, du plaisir que j'avais pris à voir Grand-Père « gagner ». Ma mère regardait dans le vide. Pour la première fois depuis le matin, ses mains pendaient, inutiles.

Craignant la main du Très-Haut qui nous frapperait sûrement, Grand-Père et moi, et peut-être toute la famille, je me dirigeai à pas comptés vers l'escalier, me demandant ce que j'allais trouver là-haut.

Les sanglots de Grand-Mère s'étaient espacés. Il y eut encore quelques reniflements, un hoquet étouffé, puis la voix rude de Grand-Père, douce, caressante.

Assis l'un près de l'autre sur le lit, le bras droit de Grand-Père entourant la taille de Grand-Mère, il égrenait son chapelet et récitait les Ave auxquels répondait la voix tremblotante de Grand-Mère.

Et je compris que la pénitence qu'il s'imposait effaçait son irrévérence d'un moment et le plaisir qu'il y avait pris. Que Noël serait comme toujours un jour de fête, de rires et de chansons.

Je redescendis sur la pointe des pieds. Dehors, la neige tombait silencieusement, pieusement, ajoutant

ses arabesques au bouquet d'oraisons que Grand-Père dédiait à la Vierge Marie.

Les années ont passé et, avec elles, Grand-Père et Grand-Mère, et le verre de vouvray. Mais lorsque revient Noël, au milieu des chants et des rires, j'imagine Grand-Mère, au paradis, dans une chaise berceuse bien à elle, entourée de petits anges — oh, non pas les chérubins et les séraphins, une vieille femme humble qui a tout juste un brin de malice n'oserait pas trop en demander — qui récitent avec elle les mille Ave de la veille de Noël. À son côté se tient Grand-Père. Et de temps en temps, un angelot moins sage que les autres lui glisse en catimini un petit verre de whisky blanc.

Marguerite-A. Primeau

Marguerite Primeau, une Franco-Albertaine résidant à Vancouver, a deux romans à son actif, dont « Maurice Dufault, sous-directeur », publié aux Éditions des Plaines (St-Boniface, 1983).

Luc Robert, qui a illustré ce conte, est un artiste de la région de Sudbury.